

conditions qui pussent sauver Paris. Le 3 avril, à quatre heures du matin, il fit, à Courbevoie, sa jonction avec le général Berget, puis se porta à Rueil où il ordonna de construire des barricades et de barrer la route de Saint-Germain. C'est là qu'il fut tué.

Deux versions ont couru sur la manière dont est mort Florens. D'après Lune, une escouade de gendarmes, chargée d'opérer une reconnaissance, aurait franchi la Seine en bateau, malgré la surveillance des tirailleurs et se serait présenté inopinément devant un cabaret attenant à la gare. Là se trouvait Florens, escorté de plusieurs officiers. Se voyant en présence de l'ennemi, il déchargea son revolver et blessa assez grièvement l'un des assaillants. Aussitôt il est entouré. Un de ses officiers ayant prononcé son nom, on prévient le chef de l'escouade et l'on saisit le malheureux Florens qui l'on pousse désarmé vers la porte. Il en avait à peine franchi le seuil qu'un coup de sabre lui fendait la crâne.

L'autre version — et nous avons de bons motifs pour y ajouter une foi entière — raconte ainsi le fait : Après avoir livré devant la gare de Rueil un combat dans lequel, au dire même de ses adversaires, il montra la bravoure la plus héroïque, après avoir assuré la retraite de ses hommes, qui se trouvaient isolés par suite de la fuite précipitée de Berget et au bruit du canon du Mont-Valérien, Florens, se sentant épuisé et hors d'état de remonter à cheval, entra dans un cabaret situé sur la berge. Le maître de l'établissement le trahit, et dénonça aux gendarmes la présence d'un chef de fédérés.

A la nuit tombante, entre quatre et cinq heures, Gustave Florens fut surpris au milieu d'un profond sommeil; bientôt rendu au sentiment de sa situation, il alla au-devant du danger, traversa le jardin et se trouva en face de quarante gendarmes. Ce fut là que, sans avoir ni tué ni blessé personne, sans provocation aucune, il reçut d'un coup de fusil, nommé de capitaine, un coup de sabre qui l'étendit mort.

Dans la soirée, son corps, chargé sur un tombereau rempli de paille, était dirigé sur Versailles, où, après avoir été exposé à l'hôpital, on l'enterra au cimetière Saint-Louis. Sa mère, dès qu'elle apprit ce malheur, voulut revoir son fils; elle obtint de le faire exhumé, et, le 6 avril, à quatre heures du matin, — sans que personne eût été prévenu, pour éviter toute manifestation, — elle revint à Paris, accompagnant avec ses deux autres fils, Emile et Abel, les restes de Gustave Florens au Père-Lachaise, où ils furent déposés dans un tombeau de famille.

Ainsi mourut Gustave Florens. L'a. succomba misérablement dans une lutte horrible. Cet amant passionné des généreuses entreprises, ce courageux héros des aventures héroïques, ce Français des âges chevaleresques est tombé sous une main française; mais, nous en avons la conviction profonde, son sang n'aura pas coulé inutilement. L'acte de la Liberté, le plus grand de la république.

Gustave Florens inspira de la sympathie et commandait le respect, même à ses adversaires politiques. Le 4 avril, c'est-à-dire le lendemain de la mort de Florens, le *Bien public* lui consacrait les lignes suivantes :

« Dans la galerie des révolutionnaires de notre temps, Florens était la seule figure; je dirai plus : c'était le seul caractère. Il faisait se conformer à son goût, ne lui permettait pas de mandarins, de proxénètes et de vendus, d'agitateurs et de repus, de rhéteurs et de grammairiens.

« Pour l'observateur superficiel, la France est finie aujourd'hui. Ce n'est pourtant que la fin d'un système politique et d'une caste.

« Au siècle dernier, quand l'Europe voyait la lâcheté des généraux de Louis XV, la trahison de ses ministres, la sottise de ses diplomates, et la frivolité de la nation qui chahossait ses défaites, l'Europe disait : Nation finie.

« Pourtant la France vivait encore et vivait très-bien par la bourgeoisie. Politiquement, le tiers état n'était rien : il payait ses nobles maîtres et obéissait. Par la vitalité du génie, il était tout. Nourri de la forte moelle des encyclopédistes, élevé des grands penseurs, de Rousseau, de Montesquieu, de Voltaire, il fit la révolution de 1789. Ses principes étaient incomplets, mais vrais, puisqu'ils sont devenus définitifs.

« Aujourd'hui, la France vit encore, et vit très-bien par le peuple. La bourgeoisie, héritière de la noblesse, a commis la même faute qu'elle, et en meurt. Elle a tout pris pour soi, n'a rien laissé au peuple. Elle a seulement changé le privilège du sang en privilège de l'argent.

« Ses fils commandent seuls. Pour commander dans l'armée de terre ou dans la marine, il faut être fils d'épiscopat ou d'usurier; il faut avoir payé pension aux Ecoles militaires. Le sous-officier, fils du peuple, brave et sachant bien son métier, ne commandera jamais, parce que son père n'a, en sa génération, ni l'outrecuidance de la casernade mauvaise, voler ses clients, amasser des grâces. Ce sont les fils de la bourgeoisie, officiers par droit d'argent, qui viennent de nous faire battre dans toute cette lugubre Espagne, comme les fils de la noblesse, officiers par droit de naissance, faisaient battre la France à Roslach.

« Dans cette lutte contre la Prusse, l'essor du peuple a été constamment réprimé par ses maîtres. Il n'a pu faire que se faire tout obscurément et inutilement.

« Qu'un étranger, Américain ou Anglais, juge impartial des partis français, examine la conduite du parti démocratique pendant le siège de Paris. Il n'y verra que sérieux et réel patriotisme, abnégation, courage. Il se dira : « Là, il y a des hommes; là, il y a de la vitalité, de l'avenir. »

« Il faut à l'Europe, si elle ne veut finir bientôt comme le Bas-Empire romain, un principe nouveau qui la sauve du bourgeois monarchique;

« Un principe qui l'affranchisse de ce pépétuel brigandage des rois, de cette vieille politique de rapine, conduisant tout le Prussien à piller la France, et le Français à piller la Prusse;

« Un principe fécond en institutions capables d'assurer la sécurité des peuples, de prévenir à tout jamais le retour de ces antiques fléaux de l'humanité, l'absolutisme monarchique, les castes, la théocratie, les luttes internes nationales.

« Ce principe, le peuple l'a; il l'aime, il le défend de toutes ses forces; il veut le faire triompher à tout prix.

« Ce principe n'a jamais été appliqué politiquement dans le monde, il est donc encore très-prêché au point de vue sentimental et religieux.

« Et pourtant, il peut seul sauver l'humanité, parce qu'il est la justice. Il peut seul fonder l'ordre et la liberté, désahâbler tout brigandage des nations et les individus, réformer la bourgeoisie dans le peuple, réformer l'individu par l'éducation, procurer à tous les hommes la civilisation, l'abaissement dans la rapine, mais dans l'accomplissement de tous les devoirs, dans la jouissance de tous les droits du citoyen, créer enfin un nouveau monde, une jeune Europe toute différente de l'ancienne, et plus heureuse.

« Ce principe, c'est l'égalité !

[Voir au Supplément, s'il y a lieu.]

FLOURENNE s. f. (flou-rin-é) — de *Florens*, n. pr.). Bot. Syn. de *THALASSEPERME*.

FLOURNON (Jacques), pasteur de l'Eglise réformée, né à Genève, mort en 1693. Il exerça les fonctions de son ministère en Suisse et a laissé quelques manuscrits, dont un pour titre : *Extrait de l'histoire des évêques de Genève*. — Gédéon FLOURNON, parent du précédent, et pasteur de l'Eglise réformée, fut nommé desservant de l'hôpital de Genève, et passa ensuite en Hollande, où il dirigea un journal de peu de valeur, s'il fut en croire Bayle. Il mourut dans les premières années du XVIIIe siècle. On a de lui : *Lettres sincères et franques de quatre gentilshommes protestants, avec entretiens sur les affaires des réformés de France* (Cologne, 1682, in-12); les *Entretiens des voyageurs sur mer* (Cologne, 1682, 2 vol. in-12). — L'auteur de cet ouvrage, qui se trouve dans la *Biographie universelle*, proposa de réunir et d'exposer dans un nouveau jour les principaux arguments des protestants contre l'Eglise romaine. Son cadre n'a permis d'ailleurs qu'un grand nombre d'anecdotes, dont la variété tempéra le froid des discussions théologiques et en fait disparaître l'aridité.

FLOUVE s. f. (flou-ve). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminiées, tribu des phalaridées. La *FLOUVE odorante* ne plait pas moins qu'elle s'odorat (Ferry). La *FLOUVE sert dans les manufactures impériales à aromatiser le tabac* (H. Berthoud).

— Encycl. Le genre *flouve* est très-facile à distinguer de toutes les autres graminées, en ce que ses fleurs n'ont que deux étamines au lieu de trois. L'espèce la plus remarquable est la *flouve odorante*, plante vivace qui croît abondamment et par touffes dans les bois et surtout dans les prairies; on la reconnaît sans peine à la tige jeune qui présente ses épis à la maturité. Bien qu'elle pousse à peu près partout, elle habite de préférence les localités ni trop sèches ni trop humides. Elle est très-précocce, mais elle dure de bonne heure par cela même. Toutefois, dans un bon terrain, elle peut donner trois ou quatre coupes par an; elle peut servir avantageusement à mettre en valeur des terrains sablonneux et médiocres. Cette plante exalte, surtout quand elle est sèche, une odeur agréable, qui se communique au foin et le rend plus appétissant pour les bestiaux. La *flouve*, d'ailleurs, est recherchée par tous les animaux domestiques. Les pâturages où elle est abondante augmentent de valeur, non pas tant pour la plante en elle-même, que parce qu'elle joue dans les fourrages le rôle d'un sorte de condiment. On peut même la mêler avec de la paille. Le principe odorant de cette espèce est la coumarine, le même qui se trouve dans la fève de tonka, dont on se sert pour aromatiser le tabac à fumer, ainsi qu'à Berlin, où on remplace quelquefois cette graine par les racines de la *flouve*, dont le parfum est, d'ailleurs, d'autant plus intense que la plante a été dans un lieu plus élevé. Dans le midi de la France, on croient encore que la *flouve* infecte des personnes dont les circonstances, à Guisley, Bridget et au fort Donelson, il se conduisit avec une pusillanimité que tout autre général aurait

payée au prix d'une disgrâce immédiate. Peu de temps après, il Hester, balancer; être incertain. 1. Mot creux, au pluriel repris, par Piss.

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était épris de Paracelse et qu'il en avait adopté toutes les opinions, même les plus hasardées et les plus grotesques. Evidemment Paracelse a dû séduire par son étrange et grand enfant de la philosophie, sous quelque forme qu'il se révèle, mais il n'est pas à l'origine de toutes les idées calabistes qui ont obscurci si longtemps la science, des chimères de l'alchimie que l'on étudiait sérieusement alors, des traditions hébraïques et arabes, de théories mystiques et métaphysiques. Flouï est tout cela un système incroyable, où l'absurde heurte le sublime, où la puérité donne la main aux conceptions les plus étonnantes, mélange de toutes les doctrines et de toutes les théories magnifiques. C'est ce que l'on peut appeler le panthéisme matérialiste, et pour peu qu'on veuille s'y prêter, on y voit aussi les premiers germes de l'éclectisme de la fin du XVIIIe siècle. C'est un point de vue

FLOUÏ (Robert), dit aussi **DE FLEUDOU**, médecin et théophraste anglais, né à Milgate (comté de Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. D'abord écuyer, il quitta bientôt la carrière des armes pour s'occuper de théologie et de philosophie, ce qui lui fit confondre par quelques biographes avec un homonyme du XIVe siècle qui s'était aussi occupé d'alchimie. La médecine et la botanique l'attirèrent invinciblement et décidèrent de son avenir. Après avoir consacré six années à parcourir l'Allemagne, l'Italie et la France où il connut assez intimement plusieurs savants de premier ordre, il revint en Angleterre (1605), et se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, puis agrégé au collège des médecins de la métropole. Flouï fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. On pourrait dire que c'est un Rabelais scientifique. A la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien, il construisit des machines à vapeur et de divers métaux, qui ont le secret de sa réputation; il lui dut à son grand système théophrastique et cosmogonique. On dit qu'il s'était é